**La fin d’une époque… ?\***  Jean-Marie Choffray\*\* Le 21 Avril 2013.

**Résumé**

*Il est des moments exceptionnels dans la vie qui rappellent les lignes de fracture de l’histoire. C’est, peut-être, ce que notre monde moderne vit aujourd’hui. Dans ce document, et avant que nous ne vivions ce qui pourrait être un printemps, ou un automne « chaud », il m’a paru utile de mettre un peu d’ordre dans mes observations sur « L’air du temps. » Pas d’autre ambition pour ce texte, donc, que de chercher à comprendre les événements passés, et de prendre date sur les nuages qui s’amoncellent !*

Il semblerait qu’aujourd’hui, on ne sache plus très bien qui est docteur ou agrégé en quoi, ni qui a écrit quoi ! Pour éviter toute confusion, ne jugeant pas que « *Le sujet soit suffisamment sérieux pour devoir mentir* », comme s’exclamait, il y a quelques mois, J.C. Juncker, président de l’***Eurogroup***, j’ai décidé de ne pas finasser… En dehors de quelques plagiats, particulièrement dans la troisième section de ce document qui fait appel à des personnages presque fictifs, j’essaierai de m’inspirer de Socrate : « *Si ce que tu as à me dire n’est ni vrai, ni bon, ni utile…*»

On serait presque tenté de qualifier certains moments de la vie de « *bénis* », tant des faits, des événements, des paroles, des actes, bref des choses apparemment disparates, finissent par constituer un tout éblouissant. Dans de telles situations, une des expressions favorites de mes collègues juristes : « *Faisceau de présomptions convergentes* », semble revêtir la forme forte de la validité statistique que d’aucuns, insensibles à l’irréductible incertitude définissant la chose humaine, nommeraient volontiers… *Vérité* !

\* Lien internet : http://orbi.ulg.ac.be/simple-search?query=jean+marie+choffray.

\*\* Jean-Marie Choffray est docteur (PhD-77) du Massachusetts Institute of Technology, professeur à l’Université de Liège et senior lecturer à l’ESSEC. Il enseigne *l’Art d’Investir Avec Internet* et l’*Entrepreneuriat*.

C’est un de ces moments que nous vivons sans doute aujourd’hui, au cours de cette phase d’accélération de l’histoire, alors qu’internet, bouleversant les frontières, les cultures, les comportements, les habitudes, rend de plus en plus inopérante une des stratégies les plus communes, et les plus chères, aux hommes : le *mensonge*. Que serait le monde sans le mensonge se sont souvent demandés d’éminents spécialistes de l’histoire, de la philosophie, de la littérature, et même de la science ? Je crains que nous ne le découvrions bientôt… Peut-être même, trop tôt.

Vous l’avez compris, je prends prétexte de ces quelques pages pour organiser diverses observations et réflexions récentes. Il est vrai que les professeurs d’université, espèce en voie de disparition, ont l’immense privilège d’être payés – fort heureusement bien moins que nombre de rentiers du monde de la finance, de l’entreprise, de la haute administration ou de la politique, dont la compétence n’est pourtant pas plus grande ! – mais pour ne rien faire : lire, penser, écrire et parler. Ce qui ne les affranchit pas, vous en conviendrez, d’essayer de le bien faire.

Bien sûr, votre liberté s’achève là où commence la mienne. C'est-à-dire : ici ! Passé cette limite, il en va de votre responsabilité. En cas de déception, je serais même tenté d’écrire : « *Je vous l’avais bien dit !* » Un des mérites de l’exceptionnelle initiative prise par l’Université de Liège en créant, il y a quelques années, la plate-forme ***Orbi***, trouve précisément son origine dans cette double liberté : liberté du professeur/chercheur de partager ; liberté de l’acteur/lecteur de rejeter. Echange qui devient particulièrement fécond, aussi étonnant que cela puisse paraître, dans le parfait anonymat d’une relation numérique. N’ayez donc aucun doute, ni aucun remords, si telle est votre volonté, ces quelques pages ont été conçues pour vieillir sereinement dans le désert de la virtualité.

Vous sachant avertis, parlons donc librement, si vous le permettez, de Ben, de Mario et… de Paul ; de Bill, de Jeremy et… de Warren ; des deux François et… de Joseph ; enfin, de vous, de moi et… des autres !

**1. Ben, Mario… et Paul**

Comme sans doute aujourd’hui, il régnait une réelle effervescence intellectuelle au MIT (Massachusetts Institute of Technology) dans les années soixante-dix. Nous étions quelques dizaines à avoir choisi le calme de la vie universitaire, ou si vous le voulez, le calme de la cellule (*Box*) que nous occupions au *Sloan* building, et/ou à la bibliothèque qui en constituait très concrètement la(les) fondation(s). Indifférents aux variations climatiques, pourtant importantes à Cambridge (« *On the other side of the Charles River…* »), ville jumelle de Boston, notre emploi du temps était d’une simplicité monacale : lire, penser et écrire. Vingt-quatre heures (presque !) par jour, sept jours sur sept, année après année jusqu’à la soutenance d’une thèse, c'est-à-dire d’une contribution intellectuelle jugée par d’autres, dont notre directeur, comme étant originale. « *Parler* » viendrait bien plus tard !

A cette époque, déjà, les économistes vivaient dans leur sphère à eux, semblant éloignés du monde de l’entreprise, et sans doute, des hommes. Les financiers hésitaient entre ces deux mondes en fonction de leur ambition, de leurs illusions de réussite, et de leur aptitude à maîtriser la chose mathématique. Quant aux soutiers s’occupant de management, ou pire, de science de management – discipline placée à l’époque sous la bienveillante, mais très rigoureuse, direction de J.D.C. Little, physicien et « *Homme au… théorème !* », conçue comme un véritable *melting pot* de recherche opérationnelle, de statistique mathématique, d’intelligence artificielle et d’informatique, déjà omniprésente –, ils rêvaient de *decision calculus* et autres systèmes intelligents de management.

Tous, nous nous croisions nécessairement au détour d’un couloir, à l’occasion d’un cours, ou au *PhD Lounge*, la plupart du temps en nous ignorant superbement. Chacun passait ses jours et ses nuits à étudier la grande dépression de 1929 ; à comprendre la dynamique des taux de change ; à inventer de nouveaux moyens structurels de création de valeur (*leverage*, *options*) ; à construire divers modèles mathématiques, méthodologies de calibrage, et autres simulations, destinés à optimiser la performance opérationnelle des entreprises.

J’imagine qu’à l’époque Ben Bernanke ne savait pas qu’il sauverait – peut-être ? – le monde moderne ; que Mario Draghi ne savait pas plus qu’il incarnerait l’Euro ; que Paul Krugman était loin de penser qu’il obtiendrait le prix Nobel ; et je dois reconnaître que *votre dévoué* ignorait qu’il ne ferait rien de tout cela, en étant parfaitement incapable. Il apprendrait, par contre, la modestie au travers de l’enseignement et de la recherche universitaire et, plus encore, au travers des projets d’entreprise au développement desquels il se trouverait – pas toujours volontairement, ni d’ailleurs avec le succès souhaité ! –, associé.

Vint alors 2000-02 et l’effondrement de ce qui serait appelé la bulle technologique. Avec le recul, un simple amuse-bouche ! Le plat de résistance suivrait en 2007-09. Nous le dégustons toujours en Europe aujourd’hui. Quant au dessert, à venir n’en doutez pas, il causera d’intenses et persistantes douleurs d’estomac, exigeant un régime particulièrement drastique… (Choffray, 2011, 2009)

Qu’avons-nous appris à ce jour ? Si j’en juge par ce que je lis, entends et observe tous les jours, la réponse est simple : rien, ou pas grand-chose ! La plupart de ceux qui se sont exprimés, à l’exception notable de quelques collègues courageux (voir notamment Lempereur, 2009), se sont trompés, tant en termes de diagnostic, que sur les événements à venir, ou encore sur les solutions politiquement acceptables. Pratiquement tous donc, sauf trois d’entre eux : Ben, accessoirement Mario – avait-il le choix ? – et, sans doute, Paul (voir son blog : <http://krugman.blogs.nytimes.com/> ). La « *prescription* » de ce dernier, toutefois, est pour le moins peu orthodoxe et ne recueille pas beaucoup plus qu’un succès d’estime, tant son recours à plus de dette à court terme pour réduire la dette…, et à un élargissement du rôle de l’Etat pour mieux en circonvenir l’influence…, sont contre-intuitifs et heurtent les impatients – vous, moi et les autres « *fourmis* » –, qui, après tout, sont appelés à financer.

Pour faire court, et quelles qu’aient pu être ses interrogations, voire ses erreurs d’appréciation à divers moments, Ben Bernanke semble avoir fait preuve d’un discernement atypique, de créativité, de cohérence, de pragmatisme, de détermination, et, tout simplement, de courage face à l’adversité. Particulièrement nous, Européens, lui devons beaucoup. Avait-il le choix ? Avait-il – les USA ? –, un agenda caché nous concernant ? Je n’en ai aucune idée. Mais ce que je sais avec quasi-certitude c’est que sans le soutien de la Réserve Fédérale américaine, l’union monétaire européenne, n’existerait plus à ce jour ! Sans imaginer, en sus, ce qu’aurait pu entrainer pour nous, et pour le reste du monde, l’implosion du complexe industriel, militaire et financier américain.

On attribue à Churchill l’observation selon laquelle : « *Les Etats-Unis choisissent toujours la bonne option, après avoir épuisé toutes les autres !* » Cela pourrait bien être le cas aujourd’hui. Il est surprenant de voir que l’homme qui se trouvait aux manettes monétaires en 2008-09 n’était autre que celui qui avait passé l’essentiel de sa vie à l’étude de la crise de 1929. Connaissant parfaitement l’histoire, et sa « *Suite de mensonges sur laquelle nous sommes tous d’accord !* », pour paraphraser Napoléon Bonaparte, il ne commit aucune des erreurs passées, en sanctuarisant le secteur bancaire et financier, en l’alimentant en liquidités, et en organisant des accords de *swap* au niveau international, permettant aux opérateurs financiers et industriels étrangers de faire face à leurs obligations dans l’espace dollar.

Son analyse de la « *Grande Récession de 2008* », comme étant le fruit d’une *crise de panique* d’ampleur inédite, et jamais vécue avec une telle vitesse ni intensité, mérite d’être respectée (Bernanke, 2013, 2012, 2010, 2009). Quel que soit l’enchevêtrement des causes et des incidents ayant abouti à cette déflagration, précisément mis en évidence dans l’imposant rapport établi par la *Financial Crisis Inquiry Commission* (<http://fcic.law.stanford.edu>), il demeure que sans l’action résolue de la Reserve Fédérale, clairement et préalablement énoncée, rigoureusement mise en place dans l’adversité – voire l’hostilité –, et vigoureusement contrôlée dans ses effets, le monde connaîtrait aujourd’hui un sort plus fâcheux encore, et une nouvelle génération de puissants aurait sans doute vu le jour…

**2. Bill, Jeremy… et Warren**

Pour J.M. Keynes: « *The social object of skilled investment should be to defeat the dark forces of time and ignorance which envelope our future…*» Pourtant, s’il ne s’agissait que des forces obscures du temps et de l’ignorance, le monde serait sans doute à l’abri des *tsunami*s économiques auxquels il semble devoir faire face avec une fréquence régulière (Galbraith, 1994).

Une connaissance, même superficielle, de l’histoire apprend que « *The men who can manage men manage the men who can manage only things, and the man who can manage money manage all.* » (Durant, 1968). L’analyse des systèmes monétaires, quant à lui, révèle que leur gestion, « *Above all other fields in economics, is one in which complexity is used to disguise truth or to evade truth, not to reveal it. The process by which banks create money is so simple the mind is repelled. With something so important, a deeper mystery seems only decent* » (Galbraith, 1975). Selon ce dernier, l’histoire des systèmes monétaires – qui ont essentiellement pour objectif de servir les intérêts de ceux qui détiennent le pourvoir ! –, repose sur une succession d’erreurs d’appréciation, de phénomènes de corruption et, plus encore, d’exemples d’incompétence.

Au cours de ces dernières années, si la grande majorité des « *experts* » se sont trompés, certains n’ont bien évidemment pas pris ce risque, en s’inspirant opportunément de l’observation du cardinal de Retz selon laquelle « *On ne sort de l’ambiguïté qu’à ses dépens !* » Moins nombreux encore sont ceux qui ont eu le courage de reconnaître simplement leurs erreurs, d’en expliquer les raisons, et d’adopter une attitude nouvelle, empreinte de modestie et de retenue, correspondant sans doute mieux à la gravité de la situation, et à l’absolue nécessité de remettre en question mythes, illusions et autres idées fausses à la mode. Bill Gross, Jeremy Grantham et Warren Buffett appartiennent à cette dernière catégorie.

L’*Investment outlook* que rédige chaque mois Bill Gross est un document attendu des marchés. Pour son sens de l’humour, bien sûr, mais pas seulement. Sa position de co-fondateur et de CEO de ***Pimco***, un des plus grands investisseurs obligataires mondiaux ([www.pimco.com](http://www.pimco.com) ), disposant de plus de 2T (Trillon, ou milliers de milliards de dollars) d’actifs sous gestion, en fait un observateur privilégié de la politique monétaire mise en place par les principales banques centrales.

Après avoir été un des premiers à prendre conscience dès 2007-08 du caractère exceptionnel de la situation que nous allions vivre, il fut prompt à en tirer un certain nombre de conséquences majeures. Pour lui, le monde allait connaître une nouvelle normalité (« *New Normal* »), caractérisée par la faible croissance, le désendettement (« *Deleverage* »), la re-régulation et la dé-globalisation. Son erreur d’appréciation de la détermination de la Réserve Fédérale, toutefois, le conduisit à la faute. Dans ce nouvel environnement, le principe « *Never fight de Fed !* » restait toujours d’application... Il le regretta, et fit son « *Mea Culpa* » (Gross, 2011).

Sa dernière synthèse du mois d’Avril (Gross, 2013), intitulée « *A Man in the Mirror* » met l’accent sur un phénomène troublant. Selon lui, la performance générée par les plus grands investisseurs depuis la fin des années soixante serait en fait le fruit d’une conjonction exceptionnelle de facteurs favorables, dont une expansion atypique du crédit. « *It was the epoch that made the man as opposed to the man that made the epoch* ». Une performance comparable deviendrait difficile, voire impossible à générer dans un environnement caractérisé par une forte volatilité, une instabilité politique, une évolution démographique ou climatologique défavorable, ou un effondrement déflationniste d’origine monétaire. « *The ability to adapt to a new epoch* » pourrait être la clé de la survie. Les acteurs, et les stratégies du passé, ont-ils vécu ? Pour Bill Gross, il est plus que jamais permis de le penser.

Jeremy Grantham est un investisseur britannique, fondateur et CIO de ***Grantham Mayo van Otterloo*** ([www.gmo.com](http://www.gmo.com) ), un gestionnaire basé à Boston, disposant de plus de cent milliards de dollars d’actifs. Ses lettres trimestrielles sont également lues avec la plus grande attention. Sa capacité à anticiper les retournements majeurs du marché est avérée, même si, avoir raison trop tôt, comme ce fut parfois le cas pour lui, constitue certainement une autre forme d’erreur !

Son analyse la plus récente l’amène à s’inquiéter de l’évolution du PER(Price-Earnings Ratio) du marché (PER de l’ordre de 19), qui se détache de sa moyenne historique (PER de l’ordre de 15), sans toutefois s’approcher des sommets atteints au moment de la bulle technologique en 2000 (PER de l’ordre de 35), ni du niveau absurde atteint par le marché Japonais, au moment de l’implosion de sa bulle immobilière (PER de l’ordre de 65).

Pour lui, les marchés peuvent devenir totalement inefficients (« *Crazily inefficient* ») et, surtout, beaucoup plus rapidement que ce à quoi s’attendent les investisseurs. Leur comportement s’analyse en termes de psychologie des foules et de mimétisme. La règle semblant être de danser « *Until the music stops !* » Il observe qu’investir c’est aussi gérer… une carrière. Ignorer cette évidence, conduit à ne pas comprendre ruptures et autres discontinuités dans les réactions de marchés. Il craint enfin que B. Bernanke ne cravache aujourd’hui un âne (une économie dont la croissance est de l’ordre de 1%) pour le faire courir comme un cheval (une économie dont la croissance serait de l’ordre de 3%), jusqu’à ce qu’il ne meure d’épuisement !

L’*Oracle d’Omaha*, Warren Buffett, est l’homme qui organise, chaque année, la grand-messe du capitalisme. Entendez par là, l’assemblée générale des actionnaires de sa société d’investissement : ***Berkshire Hathaway*** ([www.berkshirehathaway.com](http://www.berkshirehathaway.com) ). Cette société dispose d’un total de bilan (ou ressources à investir) de l’ordre de $400 milliards, pour des fonds propres de l’ordre $190 milliards, ou encore, pour un actif net – faisant abstraction des survaleurs et autres éléments intangibles à l’actif –, de l’ordre de $130 milliards. Son levier d’endettement, selon la rigueur avec laquelle on le définit, est donc compris entre 2 et 3.

La réalité de la situation vécue par Warren Buffett à l’automne 2008, et jusqu’au printemps 2009, est entièrement résumée dans ces deux chiffres. Une chute de la valeur de ses actifs comprise entre 30 et 50 pour cent aurait pu techniquement lui être fatale (« *Nothing right on the left side,* *nothing left on the right side !* »). C’est, incontestablement, ce qui lui serait arrivé à l’époque si, comme le note judicieusement B. Gross (2013), il n’avait été « *sheltered either structurally or reputationally from withdrawals and delevering that clipped competitors at just the wrong time.* » Sagesse ou chance – il en faut parfois, même aux meilleurs –, à vous de choisir !

Ceci explique, sans doute, qu’il semble avoir été surpris à l’automne 2008 (Buffett, 2008) ; qu’il ait donné le sentiment d’avoir perdu un peu de son sang-froid légendaire quelques mois plus tard (Buffett, 2009) ; qu’il ait eu l’élégance de remercier l’Etat (Buffett, 2010) ; et, enfin, qu’il se soit fait l’avocat d’un accroissement de la fiscalité sur les plus fortunés (Buffett, 2011). En un mot, merci à Warren Buffett d’être qui il est, de partager son expérience et d’inciter les autres à faire preuve d’autant de simplicité et de générosité que lui.

Ainsi, s’ils ne moururent pas tous, tous, y compris les meilleurs, se trompèrent et furent touchés sévèrement par la « *Grande Récession de 2008* ». La plus grande banque américaine, et sans doute la plus emblématique, J.P. Morgan, essuya elle-même des pertes considérables – de l’ordre de $6 Milliards, soit trois pour cent de ses fonds propres –, au printemps 2012. Le témoignage devant une commission spéciale du Sénat de sa Vice-Présidente en charge des investissements, Ina Drew (2003), constitue l’illustration parfaite des maux du secteur : modèles de calcul des risques erronés, système de contrôle interne insuffisant, irresponsabilité des acteurs impliqués, refus de la réalité, et… autres « *contre-vérités* » proférées par les dirigeants et propagées avec enthousiasme par les medias !

**3. Les deux François… et Joseph**

Dans le brouillard des phases (pré)révolutionnaires, semblables à celles que traversent aujourd’hui plusieurs régions du monde, les mots deviennent des armes auxquelles il faut être attentif. Ils peuvent blesser, parfois sévèrement, et même tuer. Dans ces périodes, il n’est pas rare que l’Etat favorise le rétablissement de croyances surnaturelles afin de calmer les mécontents. « *As long as there is poverty, there will be gods !* » (Durant, 1968). Ces dieux, qu’ils portent le nom de systèmes politiques ou religieux, n’ont généralement d’autre objet que de dissimuler le désordre moral dans lequel sombre la société. C’est pourquoi, dans cette section, j’utiliserai des personnages presque fictifs. Toute ressemblance avec la réalité, ou avec des événements que vous auriez pu vivre ou observer, n’est donc que purement accidentelle !

Le premier personnage s’appelle François N., pour « *Normal* ». Il préside aux destinées d’une entité politique représentant de l’ordre de un pour cent de l’humanité, c’est-à-dire, et sur la base de ce seul critère, d’une entité statistiquement peu significative, même si elle incarne une riche tradition culturelle couvrant plusieurs siècles. Le second personnage s’appelle François I., pour « *Inspiré* ». Lui aussi est dirigeant élu, mais, cette fois, d’une entité spirituelle représentant environ vingt pour cent de l’humanité, et reflétant une école de pensée couvrant plusieurs millénaires. Quant à Joseph R., pour « *Reclus* », c’est un homme qualifié d’original qui a consacré toute sa vie à la lecture, à la méditation et à l’écriture sur la condition humaine : son origine, ses troubles, ses passions, ses misères, son désir et son espoir de salut. A la surprise générale, il a volontairement abandonné – « *Bien conscient de la gravité de cet acte* » –, les rênes du pouvoir, pour consacrer les dernières années de sa vie, dans la solitude de la prière, à la réflexion et à la contemplation.

François N. n’a somme toute que peu d’expérience de l’action. Sa vie se résume à l’exercice d’une succession de fonctions pour lesquelles il a généralement été désigné par les membres de son parti, selon un mode qualifié de « *démocratique*. » Sans doute animé des meilleures intentions, lui président, se croit investi d’une mission qui consisterait à imposer la volonté – ou supposée telle – du peuple à tous, en planifiant, réglementant, et encadrant la vie de ses sujets ; en leur imposant, quelques fois, des choix éthiques contraires à leur histoire commune ; et en limitant leur liberté économique par le recours à une politique fiscale musclée. Il qualifie de « *Faute morale impardonnable* » le comportement de l’un de ses ministres qui, pourtant, et à la différence de bien d’autres, reconnaît publiquement sa faute, semble la regretter, et demande « *pardon*. » Enfin, il soumet dorénavant les membres de la classe politique à un contrôle public de probité supplémentaire, auquel il semble s’être lui-même soumis, – de même que certain membre de sa famille séduit par la haute finance –, avec une singulière rigueur. Dans ce contexte, le lundi 15 Avril restera sans doute gravé dans les mémoires comme étant le jour où ce qui surprit le plus ne fut pas tant la richesse de certains, que la relative pauvreté de tous !

François I. vient d’être choisi par ses pairs pour les représenter et, par son comportement empreint d’humilité, de pauvreté et de bonté, soutenir leur action. Dans l’adversité générale, il rappelle à chacun l’exceptionnelle responsabilité qu’entraînent la prise de conscience et l’exercice de la liberté individuelle. Il rappelle également, et fermement, les fondements de la vie humaine et de la vie sociale, tels que le respect et l’amour de son prochain ; l’exercice responsable des pouvoirs qui nous sont parfois conférés ; l’acceptation confiante des difficultés – et des contraintes –, liées à la condition d’homme ; et l’humilité, et le profond sens de la gratitude, avec lesquels nous n’avons d’autre choix que d’accepter le « *Mystère* » de la vie. Il annonce, sans autre forme de procès, que son « *Dieu* » à lui n’aime rien de plus que « *Pardonner*, » que « *Sa miséricorde l’emporte toujours* », et que « *Ressentir la miséricorde, c’est ce que nous pouvons ressentir de mieux : cela change le monde… le rend moins froid et plus juste.* » (.va, 2013)

Joseph R. reconnaît publiquement l’extrême faiblesse de sa condition d’homme et décide d’y faire face en marquant les esprits. Ayant une très profonde connaissance de l’âme des hommes, de leurs inquiétudes, et de leur histoire, il mesure son propos et ne laisse rien au hasard. C’est avec la précision et la rigueur de l’exégète qu’il s’exprime. Il sait, au moment où il renonce aux plus hautes fonctions qu’un homme puisse exercer, qu’il incarne l’Histoire. Après avoir publié son troisième ouvrage portant sur la vie de Jésus, il décrète que l’année 2012-13 sera celle de la foi, et exprime au cours de ses dernières audiences ses convictions, notamment, sur : « *Le désir de Dieu* » ; « *Le caractère raisonnable de la foi* » ; « *Le dessein bienveillant de Dieu* » ; « *La figure de Jésus Christ* ». Au faîte de sa vie, et du haut de son autorité morale, il termine par un péremptoire « *Je crois en Dieu !* » (.va, 2013)

Que d’espace à la réflexion entre les expériences et les convictions de ces trois personnages. Espace dans lequel s’engouffrent O. Schnerb (2013) et L. Stalla-Bourdillon (2013). En arrière-plan d’un scandale politique récent, ils rappellent que tout homme a droit à la justice et au pardon. Dans la lignée de René Girard (1978), le second observe que « *Purger le troupeau des « brebis galeuses » ne rend pas les autres meilleures pour autant !* », que c’est « *L’énigme du mal en sa racine qu’il faudrait oser affronter* », et qu’il faut chercher à être « *Vainqueur du mal par le bien* ».

*De omnibus dubitandum est !* On attribue souvent à Malraux la phrase « *Le siècle prochain sera religieux ou ne sera pas* », ou encore « *Le XXIe siècle sera mystique ou ne sera pas* ». Bien qu’il ait démenti l’avoir jamais prononcée, cette phrase pourrait être, comme le suggère *Wikipédia*, une citation non littérale d’un propos authentique : « *Je pense que la tâche du prochain siècle, en face de la plus terrible menace qu'ait connue l'humanité, va être d'y réintégrer les dieux.* »

**4. Vous, moi… et les autres !**

L’*incertitude* est le prix – sans doute aussi la condition –, de la liberté. Elle l’a toujours été, et le sera toujours. Incertitude quant à l’exacte nature de notre origine. Incertitude quant à l’autonomie de notre pensée. Incertitude, enfin, quant à la finalité de notre existence. Eliminez l’incertitude et vous n’existez plus... C’est pourquoi l’*ultime vérité* est sans doute bien avisée de rester tapie dans l’efflorescence de l’espérance humaine.

La chose économique n’échappe pas à ce constat. Centralisez, planifiez, dirigez et vous n’obtiendrez, au mieux, que ce à quoi vous aviez pensé, c'est-à-dire, le plus souvent, bien moins que ce que vous auriez obtenu si vous aviez fait appel à l’intelligence, à la créativité et à l’autonomie, habilement mises en compétition, des hommes et des groupes impliqués (Hayek 1994, 1945). Accepter l’incertitude, la domestiquer, la réduire, et la transformer en actes utiles est au cœur de ce que vous, moi et les autres devons apprendre.

Les événements récents sont donc autant d’invitations à réfléchir à nos propres actions, à nos inquiétudes, à nos illusions, et à accepter, enfin, de construire en pleine conscience de nos responsabilités, et avec le plus grand respect de la liberté des autres et de la vie qui nous dépasse, notre devenir. « *Apprendre et transmettre* » constituent l’essence de la vie : apprendre avec sincérité, c'est-à-dire le plus souvent apprendre à renoncer ; transmettre avec honnêteté, alors que tromper constitue le fil de bien des stratégies humaines…

*Apprendre le sens de l’Etat…* Plus que d’un Etat « *fort* », une société moderne a besoin d’un Etat indépendant, intelligent, attentif et impartial. « *Servir plutôt que se servir* » devrait inspirer la démarche de celles et ceux qui choisissent de partager, au bénéfice du plus grand nombre, leur expérience et leurs compétences. La loi des rendements décroissants étant susceptible de s’appliquer dans le domaine public – et politique –, comme dans tout autre, ne sommes-nous pas en droit de nous interroger sur la performance de ses acteurs, sur la faible perméabilité du milieu dans lequel ils évoluent, ainsi que sur la longueur, et les heureux rebondissements, qui caractérisent généralement leur carrière au « *Service du bien commun* » ? Enfin, ne serait-il pas temps de créer les conditions permettant d’éviter que tant de femmes et d’hommes de qualité consacrent l’entièreté de leur vie professionnelle à la politique, et n’en deviennent, quelques fois, de véritables rentiers ?

*Apprendre le sens de l’entreprise…* Quelle que soit sa finalité opérationnelle, une entreprise est un « *Processus de génération de croissance, sous contrainte de création de valeur économique* » (Choffray, 2003). Sans valeur économique créée, elle est vouée à disparaître. Sans croissance, elle ne peut se financer efficacement. Dans une société moderne, ouverte, reposant sur le droit de propriété et la liberté d’échange, chacun est appelé à jouer des rôles simultanés de salarié, de dirigeant, d’actionnaire, voire d’administrateur. L’entreprise apparaît comme étant un véritable laboratoire de vie commune et de démocratie. Elle constitue le moyen le plus efficace de production de richesses, et sans doute aussi de répartition de ces dernières. Protéger l’entreprise privée, défendre les valeurs d’initiative et de responsabilité sur lesquelles elle repose, respecter ses contraintes de performance et de croissance – gage de son autonomie –, et, enfin permettre à chacun d’exercer en son sein les responsabilités que justifient ses mérites, devraient former l’épine dorsale de toute stratégie de développement lucide.

*Apprendre le sens de l’action…* Entreprendre, se renouveler, innover – nouveaux produits, processus, marchés… –, sont les moteurs de la croissance. Celle-ci étant la seule voie intelligente de résolution des problèmes d’endettement structurel auxquels les grandes nations industrielles sont confrontées, il est essentiel de la rechercher et de la provoquer. Accepter d’être performant, rester maître de son devenir en exerçant un rôle clé dans la conduite des entreprises dont notre avenir dépend, est essentiel. Souvent, la facilité a conduit à sacrifier l’outil industriel, commercial et/ou financier sur l’autel de la paix sociale et de l’illusoire gratitude de ceux qui en profitent. Dans la réalité, opposer performance trimestrielle et ambition finale ne sert jamais que les intérêts de ceux qui, défendant ce point de vue, en vivent confortablement. Investir est une industrie comme toutes les autres (Choffray, 2012). C’est une activité noble, à forte valeur ajoutée, à haut contenu intellectuel et technologique. Mettre en valeur les opportunités que recèlent le financement du développement du monde, ainsi que le financement de la recherche, de la mise au point, et du déploiement, des technologies sur lesquelles repose notre devenir, constitue une stratégie éminemment habile.

*Apprendre le sens du partage…* Dans ce monde de tensions, de chocs et de brutalités, c’est à l’accueil des jeunes dans la vie, et à leur protection, qu’il faut consacrer beaucoup plus d’attention et de moyens. Il n’est pas acceptable qu’un nombre significatif d’entre eux éprouvent tant de difficultés pour s’exprimer dans leur langue maternelle, ou ne sachent pas se situer correctement dans le temps (histoire) et/ou dans l’espace (géographie). Il n’est pas plus acceptable qu’on les « *parque* » – le plus souvent, sans qu’ils n’en aient, ni leurs parents, conscience – dans des formations n’offrant aucun débouché. Le vrai pouvoir n’est-il pas celui de protéger et d’accompagner ? Inventer l’avenir, réhabiliter le rêve, la créativité, le goût du risque, le sens de l’effort et de l’éthique à tous les niveaux du système éducatif devraient être une priorité. Le comportement humain reposant en partie sur le mimétisme, il est essentiel de sensibiliser le plus grand nombre à l’évolution des sciences, aux mécanismes de fonctionnement d’une économie moderne, et aux grands défis scientifiques qui balisent l’émergence d’un nouvel avenir. Etre de véritables acteurs – et, mieux encore, des « *magiciens* » – de la création, des sciences, et de l’économie devrait être au cœur de tout programme de formation – et d’éducation, au sens large du terme –, responsable et proactif.

\* \*

\*

**La fin des illusions…**

Autant l’avouer: je ne crois ni en « *La Fin de l’Histoire,* » ni dans l’inévitable « *Choc des Civilisations.* » Je pense, par contre, que nous sommes bien à un tournant majeur de l’histoire, comme elle en a connu d’autres, et que nos choix individuels et collectifs sont de nature à en affecter la direction. L’évolution de la vie et du monde n’étant ni déterminée, ni même seulement déterministe, plus que jamais, en cette période d’accès généralisé à l’information, et d’accélération sans précédent des processus qui la génèrent, il nous appartient de découvrir, sous la brume des événements, le souffle de l’évolution, et de forger notre devenir.

Comme le note Galbraith dans une de ses dernières interviews : « *Under capitalism, man exploits man. Under communism, it's just the opposite.* » Son profond sens de l’humour ne faisait que souligner la pertinence de l’observation faite par ce redoutable observateur de la vie sociale qu’est Berger (1974) : « *The critics of capitalism are right when they reject policies that accept hunger today while promising affluence tomorrow (and they are right when they question the promise). The critics of socialism are right when they reject policies that accept terror today on the promise of a humane order tomorrow (and, again, when they question whether such a tomorrow is believable).* » Fin des illusions, donc… et retour à la case départ!

La morale de la situation exceptionnelle que nous venons de vivre est que nous avons tous brillé par notre incompétence, notre cupidité et notre stupidité en pensant que l’on pouvait éternellement financer notre mode de vie, et la croissance sur laquelle il repose, par l’endettement ! Tant le socialisme éclairé, que le capitalisme exalté, sont à rejeter, tous deux reposant sur des théories erronées. Le développement économique alterne naturellement phases de croissance et de repli ; phases d’exubérance et de raison. La clé est dans le respect de la liberté d’entreprendre, et la confiance en la capacité des hommes à construire leur devenir (Friedman, 1962, 1990, Peyrefitte, 1995).

« *Le pire n’est pas toujours certain !*» s’écrie le poète Pedro Calderón de la Barca. Si les événements que nous observons, particulièrement en Europe, rappellent que l’incertitude politique et le trouble moral ont, par le passé, constitué un terreau favorable à des changements majeurs auxquels personne n’aspirait (Max Gallo, 2013), il est incontestable que les sociétés ouvertes et dynamiques ne se renouvellent qu’au travers de phases de « *Destruction créatrice* », dont il nous appartient, sans doute, d’atténuer les conséquences pour ceux qui sont en première ligne.

Ainsi, c’est bien de la « *Fin d’une époque* » dont il s’agit. Nous connaissons aujourd’hui, toutefois, le contenu de la première page de l’introduction de l’histoire à venir. Il nous appartient, au choix, d’en écrire la suite ou… de la subir !

\*

\* \*

**Références**

Berger P., 1974, *Pyramids of sacrifice: political ethics and social change*, (New York: Penguin Books).

Bernanke B. S., 2013, *Monetary Policy and the Global Economy*, (Washington, The Federal Reserve, March 25).

Bernanke B. S., 2012, *Some Reflections on the Crisis and the Policy Response*, (Washington, The Federal Reserve, April 13).

Bernanke B. S., 2010, *Causes of the Recent Financial and Economic Crisis*, (Washington, The Federal Reserve, September 2).

Bernanke B. S., 2009, *Reflections on a Year of Crisis*, (Washington, The Federal Reserve, August 21).

Buffett W., 2011, “Stop Coddling the Super-Rich”, *The New York Times*, Aug 14.

Buffett W., 2010, “Pretty Good for Government Work”, *The New York Times*, Nov 16.

Buffett W., 2009, “The Greenback Effect”. *The New York Times*, Aug 18.

Buffett W., 2008, “Buy American. I Am”. *The New York Times*, Oct 16.

Choffray J.M., 2012, "L’art d’investir avec internet," dans F. Longin, *Gestion de Patrimoine : Clés et Outils*, (Paris, Essec Publishing). Disponible sur Apple iTunes Book Store.

Choffray J .M., 2011, "Bienvenue dans le désert des marchés" *WebPaper* available sur *Orbi*, Université de Liège, octobre.

Choffray J .M., 2009, "Respecter la colère des marchés," dans A. Pekar Lempereur, *Le Leadership Responsable : Un Allié Sûr Contre la Crise*, (Paris: Lextenso Editions).

Choffray J .M., 2003, "Le bon management," dans Le Moal P., *Savoir Gérer: Mélanges en l'Honneur de Jean-Claude Tarondeau*, (Paris : Vuibert).

Durant W. & A., 1968, *The Lessons of History*, (New York: Simon & Schuster).

Drew I. R., 2013, Testimony Before the U.S. Senate Permanent Subcommittee on Investigations, (Washington: March 15) <http://www.scribd.com/doc/131117616/ina-drew-testimony-to-senate-march-2013-regarding-whale-jpmorgan> .

Financial Crisis Inquiry Commission, 2011, Report on the causes of the financial crisis, <http://fcic.law.stanford.edu> .

Friedman M., 1962, *Capitalism and Freedom*, (Chicago: University of Chicago Press).

Friedman M., 1990, *Free to Choose: A Personal Statement*, (Boston: Houghton Mifflin).

Galbraith J., 1994, *A Short History of Financial Euphoria*, (London: Penguin Books).

Galbraith J., 1975, *Money: Whence it Came, Where it Went*, (Boston: Houghton Mifflin).

Gallo M., 2013, *1914 : Le Destin du Monde*, (Paris: XO Editions).

Girard R., 1978, *Des Choses Cachées depuis la Fondation du Monde*, (Paris: Grasset).

Gross B. H., 2013, *A Man in the Mirror*, (Newport Beach, Pimco, April).

Gross B. H., 2011, *Mea Culpa*, (Newport Beach, Pimco, October).

Hayek F.A., 1944, *The Road to Serfdom*, (Chicago: University of Chicago Press).

Hayek F.A., 1945, “The Use of Knowledge in Society”, *American Economic Review*.

Lempereur A., 2009, *Le Leadership Responsable : Un Allié Sûr Contre la Crise*, (Paris: Lextenso Editions).

Peyrefitte A., 1995, *La société de confiance*, (Paris : Odile Jacob).

Schnerb O., 2013, "Défense de Jérôme Cahuzac," *Le Figaro*, 14 Avril.

Stalla-Bourdillon L., 2013, "A tout péché, miséricorde," *Le Figaro*, 14 Avril.